

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Robert MARCLAY

Sagesse : poème de la contrition

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 171-175

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Sagesse, poème de la contrition

On a discuté longtemps autour de la sincérité de Verlaine dans *Sagesse*. Les élans mystiques de la prison de Mons tranchent si radicalement, semble-t-il, avec toute la vie du poète que beaucoup de critiques et même des amis intimes de Verlaine, comme Lepelletier, n'ont voulu voir en lui qu'un « croyant littéraire, un pratiquant accidentel dont les élans mystiques et la religiosité théâtrale, extérieure et livresque, sont issus de la maladie romantique. » Verlaine ne serait donc qu'un artiste voyant dans la religion qu'il redécouvre à Mons, un magnifique trésor esthétique à exploiter en poète. Cette veine religieuse ne serait qu'un exercice d'école sans conviction profonde. « *Sagesse* est une forme de l'énervement, un cas de sensibilité triste¹. »

Remarquons tout d'abord que ces critiques ne sont pas fondées sur une étude objective de *Sagesse*, mais sur la considération de sa misérable vie. On ne peut expliquer, à vue purement humaine, le voisinage de *Sagesse* et de *Parallèlement* ; et gêné de voir tout à coup au milieu de l'œuvre de Verlaine cette lumineuse prière, on essaye de la ramener au reste, en l'accusant de manquer de sincérité.

Pour bien comprendre *Sagesse*, il ne faut jamais oublier qu'il y a deux hommes en Verlaine : l'ivrogne au vin mauvais, qui s'emporte à plusieurs reprises, jusqu'à vouloir tuer sa mère et qui blesse Rimbaud ; puis, à côté de la bête, le poète aux sentiments exquis et tendres de *La Bonne chanson*, des *Romances sans paroles*, de *Sagesse*. Ces deux hommes coexistent en lui dans une lutte continuelle et par intermittence, l'un ou l'autre prend le dessus. « Nous avons en nous, dit-il, deux êtres qui se tiennent, et pourtant sont en désaccord, oh ! combien — un ange et un porc. Parfaitement. J'ai écrit la *Bonne chanson* et *Sagesse*, ça c'est l'ange. J'écrirai maintenant un livre qui s'appellera *Parallèlement*, parce qu'il convient de donner aussi la parole à la Bête ! »

¹ René Doumic : *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1901.

Verlaine est pourtant continuellement ramené vers l'ange ; il en a comme une nostalgie, dans ses moments calmes. Au fond de lui-même, à travers les défaillances de sa conduite, Verlaine est honnête et probe. Il y a un fond de délicatesse en lui ; pas de honte véritable, pas de vile et indigne action, mais beaucoup de faiblesse. Verlaine est l'homme des bonnes résolutions, des départs emportés, mais toujours il ne fait que quelques pas, puis il retombe. Il a des crises d'amour humain ou divin qui se ressemblent par leur brusque sursaut.

Cette faiblesse de Verlaine, unie à son emportement instinctif, à « sa fureur d'aimer » comme il dit, explique à la fois la profondeur et le caractère éphémère de sa conversion. *Sagesse* n'est pas le poème de la conversion totale sans rechute ; c'est le poème de la contrition parfaite, du repentir sincère et vrai, mais du repentir d'un faible, dont le bon propos est à la merci d'un premier entraînement au mal. Ce n'est pas le seul repentir de Verlaine. Déjà en 1869, au moment de la *Bonne chanson*, il se confesse, communie et prend des résolutions de sagesse, mais sans persévérance. Plus tard, parlant de sa femme, il écrit : « Nous nous querellons, je sens que j'ai tort, je vais le lui avouer, implorer la paix, tomber à ses genoux, plein de quelle peine de l'avoir contristée, de quelle affection désormais toute à elle et pour elle. » C'est un repentir sincère, mais de courte durée.

Sagesse est un repentir plus profond, plus durable aussi, quoique caduc. On peut y voir trois phases de la contrition, trois étapes de l'homme qui se retrouve en Dieu sur le chemin de la paix et du bonheur, après la nuit du péché. C'est d'abord une lutte avec le mal imparfaitement conjuré, puis un acte de contrition parfaite dans les sonnets au Christ, enfin, à peine esquissé dans la troisième partie, un hymne à la création dans le climat de la grâce retrouvée.

Le repentir, nous dit la théologie catholique, est moins une tristesse qu'une volonté de ne plus renouveler le passé et de le faire oublier par une vie toute nouvelle. La tristesse, si elle accompagne toujours cette volonté, ne constitue pas la contrition, puisque celle-ci est un acte et non un sentiment. Or, que voyons-nous dans la première partie de *Sagesse* ? Malgré la diversité des poèmes,

nous retrouvons en eux cette inspiration commune : la lutte, la volonté du pécheur aux prises avec le mal. Ce sont, pour la plupart, des poèmes de la volonté ; la tristesse est secondaire, ce sont même souvent des chants de joie devant la difficulté vaincue. De là vient que plusieurs poèmes s'organisent spontanément sous forme dramatique. Le premier, par exemple : « Bon chevalier masqué qui chevauche en silence... », deux personnages, le Malheur, le poète, et même une petite mise en scène dans l'arrivée de ce cavalier qui perce le vieux cœur du pécheur.

Le deuxième poème est un petit drame en deux tableaux : la lutte infructueuse du « courage païen » contre le Monstre personnifiant la chair, puis l'apparition de la Dame « blanche aux vêtements de neige », symbole de la prière, seule arme efficace contre le péché. Même si le poème ne s'organise pas directement sous forme dramatique, on sent dans toute la première partie de *Sagesse*, une présence obsédante : celle du Mal personnifié que le pécheur, « pauvre combattant », essaie d'écraser. Parfois même le mal prend plusieurs visages comme dans ce fameux poème XIX, où l'Orgueil, la Haine, la Chair ont des voix différentes.

Voix de l'Orgueil : un cri puissant comme d'un cor...,
Voix de la Haine : cloche en mer, fausse, assourdie
De neige lente...
Voix de la Chair : un gros tapage fatigué ;...

Si le poète personnifie ainsi le mal, c'est qu'il parle encore très haut en lui. Il y a d'ailleurs dans cette contrition une certaine maladresse propre à tout repentir encore trop humain. Le mal sous cette forme précise est beaucoup plus difficile à combattre de front. Verlaine le sent et le converti mal assuré qu'il est essaie de fuir sa vie par crainte d'être entraîné par son lourd dynamisme dans des fautes nouvelles. Il voudrait pouvoir détruire son passé alors que le vrai pénitent en accepte l'humiliation. Même l'époque où il vit ne trouve pas grâce devant son zèle intempestif ; il voudrait pouvoir changer de temps.

O n'avoir pas suivi les leçons de Rollin
N'être pas né dans le grand siècle à son déclin
Quand le soleil couchant, si beau, dorait la vie.

Verlaine se rend compte de tout ce que sa vie nouvelle exigera de renoncement.

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Il sent que l'époque dont il est par bien des côtés l'esclave impuissant, va le reprendre dans son engrenage d'occasions mauvaises. Que n'a-t-il vécu au moyen âge où l'héroïsme religieux et chevaleresque aurait exercé sur sa volonté une contagion bienfaisante !

Quel temps ! Qui que mon cœur naufragé rembarquât.
Pour toute cette force ardente, souple, artiste.

Le repentir de Verlaine ne se cantonne pas cependant dans ce refus d'un passé mauvais. Il s'élève d'un degré en s'épanouissant dans l'amour de Dieu. Avec les sonnets au Christ de la deuxième partie, il acquiert toute sa solidité et sa sérénité, il devient une contrition parfaite. Verlaine abandonne maintenant tout dialogue maladroît avec le mal pour entreprendre un dialogue avec le Christ. Ce dialogue a un accent tout pascalien ; c'est presque le mystère de Jésus *de Sagesse*. Comme Pascal, Verlaine a une vision très immédiate de la Passion.

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits.

Comment ne pas penser à la phrase admirable de Pascal : « J'ai versé telle goutte de sang pour toi. » ? Mais le dialogue se poursuit entre le Christ si vivant et Verlaine qui peu à peu s'humilie. Le dialogue est martelé par ces trois mots : *aimer, vous, moi*.

Quoi, *moi, moi*, pouvoir *Vous* aimer. Etes-vous fous ?

Ici, Verlaine touche un des problèmes les plus incompréhensibles aux yeux de la sagesse humaine : la prédilection du Christ pour les pécheurs, le grand scandale des Pharisiens. Au début du dialogue le pécheur emploie encore le langage de la logique humaine, « la rhétorique en fuite des péchés ». Ce qui s'opère en lui dans ce sublime entretien, c'est précisément le refus progressif de cette logique pour arriver à la « renonciation totale et douce ». Verlaine doit changer d'« ordre », pour employer encore un terme pascalien : renoncer à l'ordre du raisonnement, pour atteindre l'ordre de l'amour. Une fois

cet ordre atteint, le poète ne peut faire autre chose que de laisser éclater sa joie sans comprendre. Dans le dernier sonnet, il parle le langage de l'amour ; c'est une sorte d'extase à la fois douloureuse et béatifiante. « Joie, joie, joie, pleurs de joie », disait Pascal. Et Verlaine :

Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas, me voici tout en larmes
D'une joie extraordinaire ; votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois,
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Ce langage se perd dans le balbutiement et la contemplation muette. Nous voilà au sommet du repentir de Verlaine ; la contrition est parfaite.

La troisième partie de *Sagesse* aurait dû être, semble-t-il, un hymne à la création contemplée avec les yeux neufs de la paix retrouvée. Cet hymne est esquissé dans l'un ou l'autre poème : le premier, par exemple, qui évoque le premier état du converti. « Désormais le Sage, puni », peut assister avec calme à la scène du monde. Tout est fait pour lui. C'est un peu le « monde maintenant catholique » de Claudel.

Le Sage peut, dorénavant,
Assister aux scènes du monde,
Et suivre la chanson du vent,
Et contempler la mer profonde...
Il aimera les cieux, les champs,
La bonté, l'ordre et l'harmonie,
Et sera doux, même aux méchants
Afin que leur mort soit bénie.

Le Sage, c'est Verlaine replacé par la pénitence dans l'ordre de la grâce. Nous sommes loin de la maladie romantique. *Sagesse* n'est pas le poème de la tristesse, mais bien celui de la joie. C'est une ascension vers la joie pure de la grâce. La tristesse naît d'un remords qui ne se résout pas dans la pénitence. Mais *Sagesse* commence au moment où le poète a déjà accepté la pénitence.

La suite de la vie de Verlaine n'entame en rien la sincérité de *Sagesse*. Elle rend plus tragique cet essai sincère de conversion. Elle souligne encore davantage ce postulat qui est la base de *Sagesse* et qui est le dogme le plus consolant du christianisme : la miséricorde inlassable de Dieu.

R. MARCLAY